



N° BLE/58 - 24 mai 1969

POUR UNE CONNAISSANCE DES CULTURES NON CHRETIENNES

Louis GARDET

Les pages qui suivent sont l'écho d'une causerie faite, voici quelque temps, à des étudiants, clercs ou laïques, dont la plupart, et chacun selon sa vocation propre, se préparaient à aller vivre en milieu culturel ou religieux non chrétien : milieux musulmans, hindous, bouddhistes, etc. Plusieurs sont partis maintenant, les uns pour vivre, en ces terres lointaines, une vie contemplative, d'autres, envoyés par l'Eglise comme ses apôtres, d'autres enfin comme "coopérants" au service du développement des pays et des peuples.

C'est à la demande réitérée de plusieurs d'entre eux que j'en entreprends cette rédaction. Et voici la teneur du premier de ces cours : Attitude générale pré-requise. Il sera suivi, si Dieu m'en donne la possibilité, du deuxième cours : Comment aborder une culture non chrétienne, et du troisième, qui proposera quelques exemples concrets.

J'ai laissé délibérément à cette rédaction le ton oral du cours, - un cours qui était plutôt un "séminaire" - avec ses allusions rapides, ses amorces de dialogue. Il s'agit donc d'un style parlé et sans apprêt, dont on voudra bien excuser tantôt les redites, tantôt les développements tronqués.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'APPROCHE DES CULTURES NON CHRETIENNES

Je voudrais prendre quelques heures pour que nous examinions ensemble un sujet que je crois d'une importance - puis-je dire vitale ? - pour nous, chrétiens. Comment et à quelles conditions pouvons-nous et devons-nous aborder concrètement de grands ensembles culturels non chrétiens où nous serons, si Dieu veut, appelés à vivre ?

Nous pouvons déjà nous référer à une certaine expérience. Au début, on part dans l'enthousiasme (même si quelque crainte s'y mêle) pour aller vivre de l'amour de Jésus, pour vivre Jésus, au milieu d'un peuple auquel on est consacré : soit qu'on l'ait choisi, ce peuple, par un mystérieux appel intérieur, qui est un appel de grâce si l'obéissance le confirme, soit que l'obéissance pleinement voulue et intériorisée nous ait été le signe initial de cette consécration. Et quel est le chrétien qui, au cours de ses premières années de vie proprement évangélique, n'ait pas cru donner ainsi beaucoup, et que le rayonnement d'une communauté chrétienne, par sa simple présence de prière et d'amour, allait consumer autour d'elle les obstacles qui ferment les cœurs au message de l'Evangile ?

Et puis, les années passent, et ces hommes si différents de nous, que nous avons découverts et aimés dans le premier enthousiasme de notre don, au lieu de les sentir de plus en plus proches, nous en venons peut-être à les sentir de plus en plus "autres". Trois risques alors nous guettent. Ou bien, nous porterons douloureusement, et toujours plus, le poids de cette Altérité, qui reste, face à notre vocation profonde, comme un scandale ; et nous serons constamment tentés de juger et de condamner. Ou bien nous voudrions devenir à tout prix "comme eux", jusqu'en leur vision du monde et de Dieu (ou de l'absence de Dieu), au risque non point de nous perdre (il faut se perdre, dit Jésus), mais de perdre Jésus lui-même. Ou bien, - et ce sera peut-être le risque le plus fréquent, - nous nous contenterons d'une demi-compréhension, nous établirons inconsciemment des équivalences d'eux à nous, nous "baptiserons" non point eux certes, mais l'image d'eux que nous nous ferons, nous nous endormirons pour tout dire dans des relations, qui peuvent devenir amicales sur un plan humain, mais que nous sentons obscurément s'arrêter à mi-chemin de part et d'autre, et ne point atteindre ce fond secret des âmes où se joue notre éternité.

Ce n'est pas cela que nous voulons ! Nous voulons vivre dans la Vérité totale de notre amour pour Jésus, - et si nous sommes jetés par l'Eglise dans la misère du monde, c'est bien tout de même pour que cette vérité-là tende à devenir, au cœur d'une telle misère, comme une transparence à Jésus. Tout ce que je vous dirai en ces quelques causeries se référera exclusivement aux milieux non chrétiens, là où la misère, quoi qu'il en soit des conditions matérielles d'existence, se fait pesante de l'absence du Seigneur. Je précise encore qu'il ne s'agira pas des populations dites "primitives" qui sont comme en attente positive de la "Bonne Nouvelle", mais de ces peuples qui ont, qui croient avoir, une réponse totale aux grandes interrogations inviscérées au cœur de l'homme sur le sens de sa destinée, de sa vie et de sa mort. Autrement dit, je songe premièrement aux hommes vivant dans les aires culturelles de l'Islam, de l'hindouisme, du bouddhisme, du marxisme.

Et je crois qu'il y a, pour aborder ces aires culturelles, un certain nombre d'attitudes du cœur et de l'esprit qui sont inscrites en notre vocation de chrétiens, vivant en ces pays. Ne nous leurrions pas, Ces attitudes sont exigeantes et dépouillantes. Et pour ceux d'entre nous auxquels il sera demandé de connaître vraiment ces cultures non chrétiennes, il s'agira d'un long périple, jamais achevé au demeurant, - mais occasion unique peut-être de livrer à Dieu non seulement notre vouloir, mais notre intelligence elle-même.

Vous voyez comment cela pose, d'une façon très concrète, le problème de l'attitude profonde avec laquelle nous avons, nous chrétiens d'Occident, à aborder les cultures non chrétiennes. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous parlerai un peu d'expérience. C'est ma connaissance de la culture arabo-musulmane, et comment je me suis efforcé d'insérer cette connaissance dans ma vie de disciple de Jésus, qui sous-tendra mes réflexions. Et si vous avez des questions à poser, des objections à présenter, n'hésitez pas !

ATTITUDE GÉNÉRALE PRÉREQUISE

Deux remarques préalables. Quant un authentique chrétien aborde l'Islam - je prends l'Islam à titre d'exemple, et je pourrais transposer s'il s'agissait d'hindouisme ou de bouddhisme - comme il serait tentant pour lui de lire le Coran avec ses yeux chrétiens, et de bâtir dans l'idéal une "théologie de l'Islam" ! Et selon les dispositions subjectives du chrétien en question, cette "théologie musulmane" sera, du point de vue du christianisme, ou un tissu d'erreurs, ou en enchaînement de vérités sans doute incomplètes, mais aptes à être ré-assumées telles quelles par la foi chrétienne...

Le seul ennui, c'est que cette théologie-là, tissu d'erreurs ou enchaînement de vérités partielles, eh bien, elle n'existe pas ! Elle ne répond absolument pas à la pensée musulmane vécue et exprimée au cours de quatorze siècles. Alors, est-ce vraiment respecter et aimer l'homme musulman que de construire a priori un Islam où lui ne se reconnaît plus du tout ?

Et, deuxième remarque : est-ce vraiment manquer à la charité que de reproduire les explications et explications d'auteurs musulmans valables, alors même que ces explications nous semblent incompatibles avec la vérité chrétienne ? Peut-il y avoir une charité authentique sans référence à l'absolu de la vérité ?

Ces questions-là, nous serons mieux à même, je crois, d'y répondre un peu plus tard, je veux dire après le deuxième ou troisième cours sur le sujet. Je me bornerai aujourd'hui à tracer à grands

traits ce que j'appellerai l'attitude générale de cœur et d'esprit pré-requise en tout chrétien digne de ce nom.

1. Trois écueils à éviter

Je voudrais tout d'abord attirer votre attention sur trois écueils qui jalonnent notre route, Puissions-nous ne pas aller nous y échouer !

1 - L'apologétique "combative"

Le premier, et le plus classique en un sens, relève d'une apologétique disons "combative". Ne la confondez surtout pas avec ce qu'on appelle "l'apostolat direct". L'apostolat direct, quand il est possible, c'est-à-dire quand il est reçu avec fruit, est voulu de Dieu. Fides ex auditu. Et quand il est l'œuvre du Saint-Esprit, il n'est certes pas "combatif". Ce que j'ai en vue en ce moment, ce n'est pas l'œuvre d'apostolat direct, mais la tentation qui la guette.

Or cette tentation est une attitude assez naturelle à l'esprit humain, j'entends à la nature humaine blessée par le péché originel. On est convaincu d'avoir la vérité ; il s'agit dès lors de convaincre l'adversaire d'erreur, de l'obliger à reconnaître son erreur, - et que pourrait-il faire d'autre, en conséquence, que d'embrasser la vérité ? Remarquez, ce fut une attitude fréquente, au cours des siècles, chez ceux qui entreprenaient de convertir leur prochain, - pour assurer son salut ; chez ceux du moins qui entendaient défendre leur foi. Elle ne fut point l'apanage des chrétiens. Nous la retrouvons en Islam, - plus masquée, mais non moins réelle en bouddhisme (je ne parle pas de l'hindouisme) ; nous la retrouvons sous l'aspect "défense de la foi" en judaïsme ; faut-il ajouter qu'elle est, sous une forme "dialectique", dominante en marxisme ?

Je n'ai pas besoin de dire le risque d'orgueil qui la parasite. On s'installe dans sa vérité que l'on possède. On a le grand désir, bien sûr, d'en faire profiter son prochain, car on aime son prochain, on aime aussi à faire éclater la supériorité de sa foi ou de son "idéologie". Dès lors, il est bien difficile de n'avoir pas quelque sentiment de condescendance, de pitié, pour les pauvres humains encore enténébrés d'erreur. On ne les abordera guère avec cet immense et humble respect qu'exige de chacun de nous l'absolu d'une personne humaine faite à l'image de Dieu. On ne les abordera guère pour eux-mêmes, on ne se souciera guère de les écouter, on les abordera pour les convaincre, les convertir. Car on se sent supérieur à eux, - puisqu'on possède la vérité, n'est-ce pas ?

Mais attention, je vais ajouter, en contre-partie, qu'il n'y a pas que de l'orgueil dans cette attitude-là ; il y a aussi une grande et quelque peu-touchante naïveté (la naïveté est toujours touchante, mais n'est-elle pas, - naïvement -, une des occasions les plus fréquentes d'orgueil ?). Cette naïveté nous fait croire, plus ou moins consciemment, que puisque nous avons la vérité, il nous suffit de l'exposer en clair à celui qui ne la possède pas encore, pour qu'aussitôt il soit convaincu et reconnaisse son erreur. Il y a, dans une telle naïveté, une confiance après tout sympathique en la valeur objective de la vérité et de notre connaissance de la vérité. Et l'on comprend que des âges moins réflexes que le nôtre s'y soient adonnés, cependant qu'une certaine nostalgie de l'apologétique combative affleure ou resurgit en bien des entreprises missionnaires.

Rappelez-vous ces débats qui, à la cour des Califes de Bagdad, mettaient aux prises, sous la présidence du Calife, des docteurs musulmans, juifs, chrétiens... Leur répondent en chrétienté des débats analogues au moyen-âge ou à la Renaissance. Au fait, en ces cas-là, il s'agissait surtout de combattre pour l'honneur de sa foi ! Et l'éloquence, la dialectique, la subtilité des arguments dialectiques (au sens aristotélicien) de s'en payer... Le plus "habile" triomphait en ces joutes. Encore que le dernier mot appartint en général au bras séculier. A Bagdad, les docteurs musulmans avaient le dessus. En chrétienté, les docteurs chrétiens. Les docteurs juifs, eux, n'avaient guère de chance.

Faut-il dire que l'on retrouve là comme une caricature de "l'apostolat direct" ? Disons du moins sa tentation propre. En effet : si une mission, par apostolat direct implante l'Église en un peuple ou un pays, ce n'est pas en raison de la force humaine et dialectique des arguments mis en œuvre ; mais bien parce qu'à travers l'élan et la confiance de l'apôtre, et en raison même de son humble amour de la vérité et de son authentique charité, Dieu plus intime en tout homme que lui-même, meut suavement et fortement l'âme à recevoir le don surnaturel de la foi. Ce n'est pas le missionnaire qui convertit, c'est Dieu. On le savait bien, du reste, dans les âges de chrétienté. Il me souvient d'un épisode au cours de la vie de Saint Thomas d'Aquin. J'en ai oublié la source, et ne saurait donc le garantir. Deux docteurs juifs étaient venus "disputer" avec Thomas. Toute une soirée, questions et

réponses fusèrent. Sans résultat. Il se trouva que les rabbins assistèrent le lendemain à la messe dite par Thomas. Au cours de la messe, leurs yeux s'ouvrirent et ils embrassèrent la foi chrétienne... Si non è vero... Ajoutons que la veille au soir déjà, les arguments présentés par le docteur angélique avaient dû quelque peu préparer le terrain, et que ce n'était certainement pas une "apologétique combative" qu'avait menée Saint Thomas ; - dans sa discussion même, il était le pauvre serviteur de Celui qui est Vérité.

J'y réinsiste : dans la mesure où nous récusons aujourd'hui une "apologétique combative", nous devons avoir grand soin d'établir une distinction. Autre chose est d'entreprendre l'adversaire pour le réduire à quia et triompher de lui, autre chose de savoir présenter en positif, mais en toute humilité personnelle, les vérités de notre foi à une âme en attente et travaillée par la grâce de Dieu. Voyez-vous, je pense que tel fut le secret des grands apôtres missionnaires du passé, les saint Dominique, les saint François Xavier, et sans doute de certains missionnaires contemporains, je songe à l'évangélisation de l'Afrique.

Nous, qui essayons de vivre l'Évangile de très près, ne croyons pas pour autant que l'écueil de l'apologétique combative nous soit épargné ! Car nous avons, nous aussi, à ne pas céder à l'orgueil de qui a la vérité, à ne pas juger "les autres", même inconsciemment, avec condescendance et pitié. Ne croyons pas trop vite que ce soit pour nous un risque illusoire. Il guetterait celui d'entre nous qui, après des années passées en un milieu musulman ou bouddhiste ou marxiste, ne se préoccuperait pas tellement de connaître de l'intérieur Islam, bouddhisme ou marxisme ("nous ne sommes pas des intellectuels", n'est-ce pas), mais serait toujours plus sensibilisé à une sorte de barrière qu'élève entre lui et les hommes qu'il veut aimer la religion ou l'idéologie que ces hommes professent. On pourrait alors se durcir, se complaire en des jugements sévères et simplistes, même si on ne les exprime qu'à l'intérieur de notre communauté. Ce ne serait guère une excuse que de glorifier ce que ces hommes pourraient être - s'ils n'étaient pas musulmans, bouddhistes ou marxistes (et qu'en savons-nous ?). Ce serait prendre pour objet de notre charité une abstraction. Ce serait, si vous voulez, une forme d'apologétique combative en négatif. Ce ne peut pas être une attitude vraiment évangélique.

2 - "L'apologétique de l'insuffisance"

Au surplus, une méthode missionnaire de prédication directe avec les discussions apologétiques qu'elle peut susciter n'est plus guère en honneur aujourd'hui. Car, il faut le reconnaître, et mis à part des cas individuels ("pêche à la ligne", disait Mgr. Cardyn), dans l'ensemble cette méthode échoue. Si nous regardons la chrétienté de notre temps, il y a ce "scandale de la classe ouvrière" dont parlait Pie XI, il y a aussi ce scandale non moins douloureux des masses musulmanes et asiatiques, d'où l'Église est absente ou presque absente. Depuis sa naissance pourtant, l'Islam est confronté au christianisme... La chrétienté indienne est une petite minorité ; et que dire de la Chine ! Cela, après des siècles d'effort missionnaire.

D'où le désir légitime chez bien des apôtres de "repenser leurs méthodes". Joignez-y une connaissance qui ne cesse de grandir du passé historique et culturel de ces peuples : aucun missionnaire ne pourrait faire sienne aujourd'hui la représentation caricaturale du bouddhisme proposée par le Catéchisme de ce grand apôtre que fut le Père Alexandre de Rhodes par exemple ! Et voici que l'affirmation politique des nations d'Asie ou d'Afrique rendent les chrétiens attentifs, dans un souci de loyauté et d'universalité, à en reconnaître et respecter le génie propre.

Je vous ai présenté l'apologétique combative comme la tentation - ou la caricature - de l'apostolat direct de style classique. Mais je vous ai demandé, ce faisant, de ne pas oublier le sens positif de la transcendance de la vérité chrétienne que véhiculait ce type d'apostolat. Eh bien, je dirais maintenant : en beaucoup de renouvellement missionnaire, nous rencontrons un aspect positif qui fut dans le passé trop souvent ignoré. J'évoque ici la volonté de ne rien détruire de ce que la culture et la religion anté ou extra-chrétienne d'un peuple peut véhiculer de bon ; mais de donner aux aspirations légitimes dont elle porte témoignage la possibilité de se surpasser elles-mêmes dans la vérité du Christ. Ce que je vous dit pourrait s'exprimer de bien des façons. Je ne crois pas en avoir trahi le sens.

Or cela est bon, et très bon, Comment ne pas évoquer ces précurseurs que furent les Pères de Ricci pour la Chine, de Nobili pour l'Inde, plus près de nous le Père Lebbe ? Nous y retrouvons n'est-ce pas, l'un de nos désirs les plus chers. Mais voilà : de même que le sens de la vérité risquait d'être trahi si je me laissais aller à me l'approprier, à me soumettre la vérité au lieu de m'y soumettre, de même ce désir de respecter les "pierres d'attente" des religions et cultures non chrétiennes risque d'être parasité dangereusement. J'entrevois deux déviations possibles, et qu'il n'est pas rare de rencontrer de

nos jours en bien des esprits, par ailleurs ardents et généreux. Pourquoi ? à mon sens, c'est que cette nouvelle "méthode missionnaire" prend trop souvent conscience d'elle-même - c'est humain - en s'opposant aux méthodes de l'apostolat classique. Thèse et antithèse. Ce faisant, et pour fuir l'orgueil facile qui s'installe dans sa vérité, on en vient à ne plus très bien reconnaître les exigences de la Vérité.

Deux déviations possibles, La première sera le second de ces écueils que j'évoquais tout à l'heure. Elle relève elle aussi d'une forme d'apologétique. Ce n'est plus, certes, l'apologétique combative. Je l'appellerai volontiers une "apologétique de l'insuffisance" (un peu au sens, vous me le permettrez, où l'on parle de "la philosophie de l'insuffisance" blondélienne). Le tentation ici est subtile, bien plus subtile que celle de l'apologétique combative. Certes, on entend mener les hommes auxquels on s'adresse à la pleine vérité chrétienne que l'on reconnaît comme la seule totale vérité. Et c'est bien pourquoi nous pouvons continuer d'appeler cette attitude une "apologétique". On partira des grandes Cultures religieuses non chrétiennes. On les étudiera avec le maximum de sympathie, - mais sympathie orientée, remarquez-le bien. C'est-à-dire : on en gardera tout ce que notre regard chrétien reconnaît plus ou moins de prime abord comme sien, on laissera tomber le reste. Et par là, on reconstruira la pensée religieuse que l'on veut étudier ; non point délibérément sans doute ! mais comme spontanément, car on s'est moins soucié de la reconnaître pour elle-même, que de la connaître pour l'amener à soi.

Et puis l'on dira (façon de parler) au musulman vivez à plein le meilleur de votre Islam, au bouddhiste, de votre bouddhisme, au marxiste même, le meilleur de votre marxisme. Et si vous allez assez loin sur cette voie du "vrai" Islam, du "vrai" bouddhisme, du "vrai" marxisme, un jour vous apparaîtra que le parachèvement en est au-delà de votre démarche même, mais sans en rien récuser, et que cet au-delà vous conduit à un épanouissement total dans le Christ. N'est-ce pas que l'on aurait envie de faire sienne une telle dialectique ?

Mais n'est-elle point parasitée par une double erreur ? En premier lieu, ce n'est pas tant à l'Islam, au bouddhisme, ou au marxisme que l'on a affaire, mais à une reconstruction de l'Islam, du bouddhisme, du marxisme à base de connaissances partielles. Notre apologiste combatif de tout à l'heure dressait un catalogue d'erreurs qu'il pourfendait ; notre apologiste de l'insuffisance dresse un catalogue de vérités partielles qu'il extrapole. L'homme des religions non chrétiennes ne se reconnaissant point dans le catalogue d'erreurs, je doute qu'il se reconnaisse davantage dans ce catalogue de vérités extrapolées. Ce qu'il sentira tout de suite par contre, c'est que d'une façon plus subtile, en remplaçant les coups de poing par les sourires, on veut encore "l'avoir". La plupart du temps, il en sera fort agacé. Je me souviens de la mauvaise humeur (et de l'amusement) d'Albert Camus quand parut un article qui fit du bruit sur "Albert Camus ou le Pascal sans la foi".

Bien sûr, ici ou là, la grâce de Dieu aidant, une telle démarche pourra aboutir à une conversion, mais c'est qu'alors la vérité du Seigneur aura directement touché cette âme. Voici en effet la deuxième erreur qui parasite l'apologétique de l'insuffisance : croire qu'une conversion puisse être un simple épanouissement, dialectique ou non. Le converti, croyez-m'en, j'y suis passé, s'il veut dire totalement "oui" au Christ, doit dire "non" à bien des choses, et tout d'abord au vieil homme, "Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père"..., l'appel de Dieu à Abram, Il fallait cet expatriement, et il fallait le drastique expatriement spirituel du sacrifice d'Isaac, pour qu'Abram devînt Abraham. En toute conversion, il y a un expatriement, une sortie, un renoncement à des attaches terrestres, même légitimes. Le cocon doit se déchirer, se briser, pour que la chrysalide, devenue papillon, s'envole dans la lumière de Dieu. C'est ce qui peut rendre la conversion si dure et si déchirante quand la foi ou l'idéologie que l'on renonce anime tout un comportement, une manière d'être et d'agir, quand renoncer à cette foi ou à cette idéologie, c'est en même temps se couper d'une communauté qui reste chère sur le plan terrestre, à laquelle on est lié par tout un passé, personnel et ancestral. Il en est ainsi dans les religions qui ne distinguent pas spirituel et temporel, éminemment en Islam. Le musulman égyptien qui veut devenir chrétien restera égyptien sans doute, mais c'est toute la "communauté du prophète", l'ummat al-nâbî, dont il devra tout de même se séparer, à laquelle il devra dire "non". Et en fait, sa vie même d'égyptien en sera comme écartelée.

Je crains que l'apologétique de l'insuffisance qui peut sembler séduisante a priori, - on se donne l'assurance de respecter totalement l'autre, puisqu'on ne lui demande aucune "renonciation", on lui demande un "dépassement", - je crains qu'elle ne soit un leurre. Car quiconque se laisserait conduire au Christ par cette voie, serait certainement un jour ou l'autre confronté aux dures exigences de cet expatriement spirituel qu'est la conversion. Ce peut alors devenir d'autant plus crucifiant que rien n'y avait préparé.

Vous me demanderez peut-être qu'avons-nous affaire de cette apologétique de l'insuffisance ? Nous n'avons donc point à nous soucier de "méthodes missionnaires". Sans doute. Mais si une attitude intérieure d'apologétique combative pouvait être pour nous un piège, cette apologétique de l'insuffisance pourra plus aisément encore trouver en notre cœur des connivences. Et nous voici partis pour vivre en un milieu non chrétien avec une représentation reconstruite et partielle de ce milieu lui-même. Faut-il s'étonner que, les décades passant, une grande déception nous guette ?

3 - Le syncrétisme pratique

Je n'en ai pas fini encore d'être prophète de mauvais augure. Voici le troisième écueil annoncé, - et qui est, si vous m'avez bien suivi, la deuxième déviation, le deuxième risqué des nouvelles "méthodes d'apostolat". Ce risque est beaucoup plus grave que l'apologétique de l'insuffisance, car il peut en venir à parasiter la foi de l'apôtre lui-même. Nous pourrions l'appeler la tentation du syncrétisme pratique.

Cette tentation a pour base la plus fréquente une théologie trop peu assurée. On a compris le grand espoir de salut que "l'appartenance invisible à l'Eglise visible" véhicule pour les "fidèles du dehors". On a le désir profond de respecter toutes les valeurs de base ; de ne pas s'avancer vers eux en triomphateurs, de n'être pas des riches qui viennent secourir des pauvres, mais des frères qui viennent à leurs frères pour tout mettre en commun. Jusqu'ici très bien. Mais le gauchissement s'opère dès là que pour être plus "leurs frères" on minimise les valeurs de vérité, en relativise les valeurs de foi dans leur expression révélée, au point que l'on traite pratiquement à égalité son propre christianisme et la religion ou l'idéologie de ces hommes que l'on veut aimer.

Je dis "pratiquement", non en droit. Car je ne pense pas qu'il s'agisse là de syncrétisme doctrinal proprement dit. Le syncrétisme doctrinal affirme que toutes les religions, toutes les attitudes religieuses se valent, qu'elles sont autant de réfractions de l'absolu dans le sentiment religieux des hommes, et que les contenus dogmatiques - ces limitations, ces barrières - importent peu. Bien plus, dans la mesure où l'on a encore besoin d'expressions conceptuelles, rien n'empêche que l'on emprunte ceci au christianisme cela à l'islam, cela encore à l'hindouisme ou au bouddhisme. On sera plus près de la vérité ineffable et in-conceptualisable si l'on mêle ainsi les religions que si l'on s'en tient à une expression dogmatique.

Un chrétien qui professerait un tel syncrétisme ne serait plus chrétien. J'ajoute que l'Islam, le judaïsme - et le marxisme - n'y répugnent pas moins pour leur compte. C'est au contraire l'un des modes de la pensée hindoue : unité par absence de différenciations. Si bien que c'est là, en Inde ou dans les traditions issues de l'Inde, que ce risque est le plus accusé.

Non, je ne parle pas de syncrétisme doctrinal, mais d'une sorte de syncrétisme de fait, qui s'abrite derrière le désir légitime de comprendre et de respecter l'autre, et de s'adresser à lui en toute humilité, comme un égal, un frère, et non comme un maître. Cette tendance, au contraire des deux précédentes, cherchera à connaître pour elle-même la culture religieuse non chrétienne, mais à la connaître je dirais passivement, sans référence à une possible vérité transcendante. Elle peut-être un piège pour nous, dans la mesure où notre vocation même nous invite à regarder l'"autre" d'abord comme un ami, et non point comme un "homme à convertir". Mais j'ajoute aussitôt qu'elle ne sera vraiment un piège que si, nous arrêtant à mi-chemin de notre vocation, nous cessons de vivre à plein les exigences de notre foi et d'intérioriser sans cesse plus l'intelligence de la foi. C'est là où une droite philosophie et une théologie vécue sont indispensables. Elles le sont toujours, certes, et pour notre vie qui, si elle est "active", est aussi "contemplative" ; mais encore plus peut-être pour ceux d'entre nous qui devront mener cette vie active et (ou) contemplative dans l'aire culturelle d'une religion ou d'une idéologie non chrétiennes. Car cette droite philosophie et cette théologie vécue nous montreront alors qu'il y a une façon de pénétrer de l'intérieur, pour elles-mêmes, ces grandes cultures ou idéologies, et d'établir un dialogue en profondeur avec les hommes qui en vivent, mais sans aucune compromission, sans que s'affadisse si peu que ce soit (au contraire !) notre don au Christ, au seul Seigneur qui est source de salut.



Voici donc nos trois écueils : apologétique combative, apologétique de l'insuffisance, syncrétisme pratique... S'il fallait résumer d'un trait ce qui caractérise chacun, je dirais que l'apologétique combative ne se soucie de connaître l'autre que pour le réfuter, et l'apologétique de l'insuffisance pour le séduire, - je suis un peu méchant, c'est entre nous ; quant au syncrétisme

pratique, il ne cesse de laisser détériorer la transcendance de la foi chrétienne. Dans le premier cas, autant dire que l'on ignore l'autre en tant qu'autre ; dans le deuxième cas, on ne le saisit que selon des vues partielles plus ou moins arbitrairement choisies ; dans le troisième cas, on part à l'aventure, sans point de repère.

Or, cela serait particulièrement grave pour nous de céder à l'une ou l'autre de ces déviations. L'apôtre qui les côtoie peut être amené à les corriger par son apostolat même, par l'exigence de vérité que comporte toute authentique charité à l'égard de ces hommes qu'il doit prendre en charge. Une telle rectification, notre vocation de témoins de l'Évangile jetés dans la misère du monde pour y vivre Jésus, ne l'opère pas directement. Mais si nous allions échouer sur l'un ou l'autre des trois écueils signalés, c'est l'aspect contemplatif même de notre vie et, en conséquence, notre vie chrétienne elle-même qui en pourrait être irrémédiablement compromise. Une vie évangélique jetée dans le monde et la misère du monde a de terribles exigences, et avant tout de vérité totale devant Dieu, devant soi-même et devant les hommes.

Revenons à nos trois "écueils". Chacun d'eux, je l'ai dit en cours de route, est comme la rançon d'une richesse authentique, mal située. Et donc : de la tentation de l'apologétique, combative, nous retiendrons que la vérité de notre foi doit être première servie ; la tentation de l'apologétique de l'insuffisance nous sollicitera au respect de toute valeur légitime, où qu'elle se trouve ; pour répondre à la tentation du syncrétisme pratique enfin, nous aurons à cœur de connaître vraiment les cultures étrangères pour elles-mêmes, mais sans craindre cette fois de les situer.

Loin d'être purement négatif, ce premier bilan de "mise en garde", si nous savons le saisir en son ensemble, peut donc éclairer notre voie.

2. Attitude pratique à promouvoir

1 - Comprendre l'"autre"

Il n'est pas d'amour sans connaissance. Si nous aimons vraiment les peuples auxquels nous sommes consacrés, nous ne pouvons pas ne pas désirer les connaître. Ce souci de connaître l'autre est une forme de respect à son égard. Nous devons être "à l'écoute" de notre frère ; et comment serait-ce possible si nous ne nous soucions pas de connaître ses raisons de vivre et d'aimer ? À l'égard d'une culture non chrétienne, notre premier désir devra être de la connaître telle qu'elle est, dans ses réalisations historiques, et selon sa réfraction dans le cœur de chacun des hommes qu'elle imprègne ; - la connaître telle qu'elle est, et non point telle que nous désirerions qu'elle fût. Ne croyez pas que ce soit chose aisée. J'y reviendrai une prochaine fois, avec force détails. J'indiquerai seulement aujourd'hui que cela demande une vraie sortie de soi, "un saut dans l'autre", comme l'on dit.

Nous n'y arriverons pas du premier coup, soyons en sûrs. Au départ, on s'imaginerait volontiers avoir tout ce qu'il faut. On est soi-même, n'est-ce pas, formé par une éducation chrétienne, affermi par une vocation religieuse. Quelques livres, plus ou moins rapidement lus, la vie des hommes, et des plus pauvres, partagée, nous vivons de leur vie, nous sommes des leurs. Pourquoi dès lors ne pas accueillir, et situer, et juger les valeurs religieuses, la vision du monde et de Dieu, qui les imprègnent ? Eh bien, presque toujours nous nous en ferons en ce cas une idée arbitraire, en fonction de nos propres modes de penser et d'agir. Il est plus difficile qu'on ne le croit de ne pas se laisser prendre à un système d'équivalences ou d'oppositions hâtivement établi. Le jeu des étiquettes que l'on déplace, - des définitions préfabriquées, si vous préférez. Aimer le prochain comme soi-même. Attention : cela ne veut pas dire juger du prochain comme nous devrions nous juger nous-mêmes si nous pensions et agissions comme lui. Cela veut dire, je reprends une expression de Jacques Maritain, savoir faire de la subjectivité du prochain "une autre subjectivité nôtre".

Sachons-le dès le départ, ce n'est pas facile. Nous sommes au Christ, nous sommes du Christ. Mais nous avons été façonnés par tout un milieu qui lui-même chrétien, n'est pas uniquement dépendant de la foi chrétienne ; il dépend de bien des contingences géographiques, historiques, ethniques, sociologiques. Il y a tant de "sous-univers mentaux" de notre enfance qui, si nous n'y prenons garde, continueront longtemps encore à nous commander ! Ne transportons pas nos étiquettes sur le dos des autres. Il ne faut plus d'étiquettes, de systèmes tout faits d'équivalences ou d'oppositions. C'est cela, au fond, que les peuples d'Asie ou d'Afrique ont tant reproché aux missionnaires ; c'est pour cela que le christianisme leur est si souvent apparu comme "étranger", importé de toute pièce d'Occident.

Si nous voulons connaître et comprendre une grande culture non chrétienne telle qu'elle est, c'est à la condition de devenir aptes, sans rien perdre de la transcendance de notre foi, et non plus certes de notre mode proprement chrétien (je dis "proprement chrétien", je ne dis pas français, anglais, allemand ou italien) de penser et d'agir, de devenir aptes à entrer directement en cette vision du monde qui nous est étrangère. Savoir comme spontanément ce que pourrait penser, ce que pourrait dire, hic et nunc, un musulman, un bouddhiste, un marxiste. "Oh, me disait un jour un étudiant indien (hindou), M. Lacombe nous connaît et nous comprend mieux que nous ne nous connaissons et nous comprenons nous-mêmes". C'est là un émouvant témoignage. Il me souvient aussi d'un musulman marocain (il était alors ministre) qui souhaitait qu'un musulman pût parler du christianisme de telle sorte que, nous chrétiens, nous nous y reconnaissons, de même, disait-il, "que nous, musulmans, nous nous y reconnaissons quand vous chrétiens - certains chrétiens du moins - parlez de l'Islam". C'est là exactement ce que je veux dire quand je demande à ce que nous connaissons pour elle-même la culture non chrétienne d'un peuple auquel nous sommes consacrés.

2 - Savoir "pourquoi je suis chrétien"

Entrer directement en cette vision du monde, des hommes et de Dieu... Y entrer, mais non point nous y laisser englober, nous y enliser. Cette connaissance, si directe qu'on la veuille, ne saurait être une fin. Elle est le signe de notre amour et de notre respect pour nos frères. Et cet amour et ce respect n'ont de sens que parce que nous tendons à devenir par toute notre vie comme un signe de l'unique amour de Jésus.

A ce souci de connaître et de comprendre telle qu'elle est une culture étrangère, devra donc répondre en chacun de nous un constant approfondissement de notre foi. Si nous allons en pays d'Islam, nous devons savoir pourquoi nous sommes chrétiens et non pas musulmans : et non pas bouddhistes ou hindous, si nous sommes en milieu bouddhiste ou en Inde ; et non pas marxistes si nous sommes en milieu marxiste.

Sans doute, la foi du petit enfant reçue au baptême est surnaturelle, et elle ne saurait se perdre tant qu'un acte positif contre la foi n'est pas posé. Mais la foi doit grandir et s'éclairer. Dans les temps de chrétienté, aujourd'hui encore en certains flots de chrétienté, elle est comme protégée et portée par le milieu sociologique. Certains d'entre nous en ont peut-être eu la grâce - car c'est une grâce - dans leur enfance. Mais de plus en plus, dans le monde de la révolution technique qui devient le nôtre en Europe, chaque chrétien doit être à même de rendre compte de sa foi. Et cela est doublement requis d'un chrétien authentique dont la vocation est de vivre, seul ou à trois ou quatre, en des immensités de peuples qui ne vivent point de l'Évangile, et qui ont su engranger cependant d'authentiques valeurs naturelles de civilisation, d'authentiques valeurs humaines et spirituelles (spirituelles naturelles ; l'âme est par nature esprit).

Pourquoi je suis chrétien, pourquoi je choisis, jour après jour, de répondre "oui" à l'appel du Christ ? Eh bien, une fois de plus, c'est une question de vérité. Si je dis "oui" à Jésus, ce n'est pas parce que mes souvenirs, mon éducation et mon passé m'y entraînent, c'est parce qu'il est le Verbe Incarné venu racheter le monde, parce qu'il a les paroles de la Vie éternelle, et que son Église est son Corps mystique, et que "les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle". Soyez sûrs que ces vérités, il faudra nous les redire à nous-mêmes, en réactiver intensément les connexions intelligibles dans la lumière surnaturelle de la foi, tandis que nous pénétrerons par le dedans les richesses parfois très grandes des cultures musulmanes, hindoues, bouddhistes, marxistes.

Car ce serait une illusion de penser que dès lors que nous sommes et nous voulons profondément chrétiens, il suffira que nous vivions, avec toute bonne volonté, la vérité de l'Évangile pour que la transcendance du christianisme apparaisse dans une aveuglante lumière. Quel est celui d'entre nous qui, un jour, ne s'est pas quelque peu bercé de cet espoir ? Il est très vrai que l'exigence de l'appel à la perfection est totale pour tout chrétien : "soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" ; tandis qu'une telle perfection n'est point de précepte en Islam (et qu'en hindouisme et bouddhisme, la "perfection" reste mesurée par la délivrance de la trame temporelle). Si bien qu'un chrétien, même s'il est un saint, reste toujours sur terre en deçà des exigences de l'Évangile ; tandis qu'un musulman qui recherche la constante présence de Dieu est comme au-delà des exigences de la Loi coranique (et tel est, soit dit en passant, le drame propre du sūfisme, de la "mystique musulmane").

C'est vrai. Mais pourrions-nous affirmer sans rire que cette exigence de perfection sera vécue en totalité par chacun d'entre nous ? Nous nous connaissons bien, avec notre bon vouloir sans doute, mais avec toutes nos faiblesses et nos misères, et ces nœuds d'orgueil, de sensibilité, d'égoïsme, que

nous traînons. Si bien, eh oui, qu'il pourra se trouver que tel musulman que nous connaissons, ou tel hindou, ou tel bouddhiste, semblera porter, portera en telle circonstance, comme un plus pur témoignage d'amour ou de générosité que nous ne le ferons, hélas ! Faut-il rappeler l'étonnement admiratif de certains prêtres ouvriers devant les actes de solidarité généreuse de militants marxistes ? Et j'ai connu des prêtres ouvriers qui, ne faisant pas ici les distinctions voulues, perdaient pieds.

Alors ? Eh bien, c'est là où j'en reviens à l'absolu de la vérité. Nous pouvons être un très pauvre type, s'il est vrai que Jésus est le Verbe Incarné, et qu'il a confié à son Église les paroles de la vie éternelle, c'est à Jésus qui est Vérité que nous avons à rendre témoignage. Il ne s'agit pas, certes, de juger le fond des cœurs. Le musulman ou l'hindou dont je parle pourront être plus haut que moi dans la grâce du Seigneur. Mais si Jésus est le Verbe de Dieu, mort et ressuscité pour nous, c'est de cette foi-là que je dois vivre totalement. "Si le Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine", disait Saint Paul.

3 - Quelques applications concrètes

Sachons donc saisir en un seul regard ces deux notes de notre vocation : souci de connaître pour elle-même, de l'intérieur, et avec une sympathie lucide, une grande culture religieuse non chrétienne ; savoir, jour après jour, pourquoi je suis au Christ et du Christ. Car ces deux notes se commandent l'une l'autre.

Il nous faut pénétrer cette culture étrangère jusqu'à la faire nôtre en quelque sorte, jusqu'à en avoir une connaissance quasi par connaturalité sur les deux plans affectif et intellectuel (je souligne en passant que se limiter à un plan affectif serait retomber en soi-même, en ses souvenirs mentaux non critiqués, et donc ne voir l'autre que comme une projection de soi). C'est notre amour et notre respect pour les hommes qui l'exigent. Et qui exigent du même coup que cette sympathie ne soit pas aveugle, mais pleinement éclairée.

M'objectera-t-on que cela vaudrait peut-être si nous étions faits pour des milieux intellectuels - comme les Pères de Ricci ou de Nobili - mais que cela ne vaut point pour les milieux pauvres et méprisés ? Je fais appel à ceux d'entre vous qui ont vécu par exemple en des bidonvilles d'Afrique du Nord ou parmi les petits artisans ceylanais ou pakistanais. Croyez-vous que le comportement quotidien de ces hommes n'était pas tout commandé par des valeurs d'Islam ou d'Hindouisme ? Il me souvient qu'un ami me disait un jour, me parlant des nomades du Sahara : "chacun d'eux peut être illettré, il est tout ce que l'on veut sauf "savant" (âlim), - mais chacun d'eux sent et sait obscurément qu'il y a derrière lui tout un grand passé, une grande culture".

Ce passé et cette culture, les hommes pauvres qui en vivent obscurément ne l'ont pas pénétrée par le travail de leur intelligence ; elle ne les en imprègne pas moins, elle commande leur mode de penser et d'agir. Comment pourrions-nous faire authentiquement nôtres leurs soucis, leurs peines et leurs joies, si nous ne nous efforçons, nous, d'assimiler cette culture par le cœur et l'intelligence ? Pour mieux me faire entendre, je dirais : supposez un missionnaire bouddhiste (ou l'un des swâmi de la Ramakrishna Mission) qui vienne en France pour témoigner de son bouddhisme (ou de son hindouisme). Il pourrait sans doute savoir assez de français pour parler de la pluie, du beau temps, des moissons et des fêtes, voire de la politique du jour, avec le paysan du coin, qui est allé à l'école primaire et a son certificat d'études, et qui, ce n'est pas rare, est carrément déchristianisé. Mais s'il veut engager avec ce paysan un dialogue en profondeur, eh bien, je crois qu'il faudra que notre missionnaire bouddhiste lise Descartes et les Encyclopédistes. Le paysan français, lui, n'a jamais entendu parler de Descartes, ni des "Lumières" du XVIII^e siècle. Mais il faudra que le bouddhiste plonge dans la pensée cartésienne et sa suite sans parler de leurs antécédents chrétiens s'il veut comprendre certains comportements du paysan français. Et s'il s'agit d'un paysan chrétien, ce sera bien autre chose ! Mais l'on peut espérer alors que le sens chrétien du paysan le portera à s'intéresser au bouddhisme ; ce qui sera peut-être la voie la meilleure pour intéresser le bouddhiste au christianisme.

C'est donc notre amour et notre respect pour les hommes, les plus cultivés comme les plus pauvres, qui nous incitent à pénétrer de l'intérieur les grandes cultures non chrétiennes. Mais n'oublions pas que le seul absolu est l'amour du Christ, - et de tendre à aimer les hommes de l'amour même dont Jésus les aime. "Devenir l'un d'eux" n'est pas un absolu. Le seul absolu est de vivre de Jésus, d'être une transparence à Jésus. C'est pourquoi cette pénétration d'une culture étrangère, nous ne nous y livrerons pas comme le ferait un spécialiste, encore moins comme un chrétien qui - ce qu'à Dieu ne plaise - se convertirait à l'Islam, à l'hindouisme, au marxisme. Nous nous y livrerons dans un approfondissement constant et vécu de notre foi chrétienne. Et croyez-moi, cela ne sera pas une gêne,

bien au contraire ! J'aurai d'ailleurs à y revenir une autre fois, Nous nous y livrerons comme un pauvre qui n'a rien qu'il n'ait reçu, mais qui a reçu du Seigneur l'amour humble et dépouillant de la vérité.

Si bien que pour nous, la voie la plus courte pour connaître vraiment (connaître en vérité) les cultures non chrétiennes dans leur lumière propre, c'est de passer par une authentique philosophie de l'être et une authentique intelligence de la foi (vous savez que j'aime bien reprendre cette belle définition de saint Augustin : la théologie, c'est "l'intelligence de la foi"). Et c'est bien pour cela que chacun d'entre nous devrait commencer à étudier non seulement la langue, mais encore la géographie et l'histoire du pays qui est devenu sien. Mais pour étudier une culture religieuse non chrétienne ou une idéologie non chrétienne, il faudrait avoir déjà fait des études philosophiques et théologiques; Il n'est pas sans importance que nous ayons déjà donné concrètement notre intelligence à Dieu dans la saisie de ce qui est. C'est alors que notre intelligence et notre cœur deviennent assez libres pour nous permettre de vraiment comprendre et sentir l'autre, comme de l'intérieur, - et sans que soit compromise la transcendance de notre foi chrétienne et toute l'absolu exigence de la vérité.

J'ajoute aussitôt qu'il n'est pas nécessaire - rassurez-vous - que chacun s'adonne à une étude approfondie de la culture non chrétienne de son nouveau milieu. Il suffit, mais il faut, que certains d'entre nous fassent cet effort. Ils devront alors avoir le souci de faire profiter les autres de leur labeur ; de façon à ce que tous, nous puissions être suffisamment imprégnés, en sachant la situer, de la culture ou de l'idéologie qui les entoure, Cela suppose donc que tous nous ayons, à un égal degré, les attitudes intellectuelles et spirituelles pré-requises.

4 - La charité en face de l'erreur

Je voudrais vous proposer encore quelques précisions. Elles concernent, plus ou moins directement, les rapports de la charité et de la vérité.

Est-ce manquer à la charité envers notre frère que de voir clairement qu'il se trompe, ou qu'il n'est pas dans la pleine vérité ? Ou si vous préférez : sommes-nous capables d'aimer pleinement, d'un amour pleinement surnaturel, d'aimer comme un frère très aimé, quelqu'un qui est dans l'erreur et sans que nous puissions pratiquement lui dessiller les yeux ? Moi, je répondrais "oui". Nous l'aimerons, c'est vrai, d'un amour douloureux, - un peu, à la mesure de la grâce, comme Jésus nous a aimés, tous et chacun, au soir de Gethsémani. Mais notre amour, je ne saurais trop y revenir, devra être lucide. Non, souffrir de l'erreur où est notre frère, et la reconnaître pour telle, ce n'est point manquer de charité à son égard. Ce sera au contraire une exigence à plus de délicatesse dans la charité.

Bien sûr, cela suppose que nous sachions reconnaître l'erreur là où elle est, et en souffrir, sans manquer à l'humilité. Je ne reviens pas sur les dangers spirituels d'une attitude qui pactiserait avec "l'apologétique combative". Le meilleur antidote, c'est que notre amour pour la vérité soit assez pur pour nous donner à elle, et que nous ne cherchions point, même sans le vouloir, à nous l'approprier. Nous ne devons rien nous approprier - rien, nada ! - si nous voulons que notre cœur devienne une transparence à Jésus. Laissez-moi vous redire ce mot d'un ami arabe chrétien, instruit de toutes les sciences de l'Islam et soucieux du dialogue avec ses frères musulmans : "Je n'ai pas la vérité, c'est la "Vérité qui m'a". Il avait trouvé cela tout seul, personne ne le lui avait soufflé, en vivant en secret toutes les exigences de sa foi, alors qu'il restait plongé en plein milieu musulman, (populaire et pauvre).

Une autre citation, de Jacques Maritain cette fois. "Je vois partout des vérités captives (...). Notre affaire est de chercher le positif en toutes choses, d'user du vrai moins pour frapper que pour guérir". Voile la vraie solution. Ne pas avoir peur de reconnaître l'erreur là où elle est, mais avant de la juger, savoir la comprendre, comprendre pourquoi les hommes la professent, pourquoi ils y sont attachés, C'est là ce qui nous rendra humble dans l'affirmation de ce qui est. Affirmer la vérité, avec suffisance et dureté, c'est l'enserrer en nos propres limites, c'est nous aimer en elle, au lieu de l'aimer, elle, pour elle-même.

Si nous avons le souci moins de frapper que de guérir alors nous saurons parler à nos frères ; nous saurons, le moment venu, donner l'impulsion à celui qui hésite, qui a déjà dit "oui" dans le secret de son cœur, mais qui n'ose pas. Et nous saurons attendre de la grande patience de Dieu auprès de ceux pour qui un langage de vérité serait une nourriture trop forte. Nous saurons spontanément leur parler, dans la mesure, et dans la mesure seule où ils peuvent nous entendre.

Il ne s'agit aucunement d'une concession à "l'apologétique de l'insuffisance". Il ne s'agit pas davantage de la fameuse dialectique du "mais nous aussi", qui n'en est d'ailleurs que l'un des aspects. Vous voyez ce que je veux dire : vous, musulmans, êtes centrés sur le mystère du Dieu Un ; "mais nous aussi", nous avons le sens de transcendance divine (sans voir qu'en Islam, comme me le disait un jour Louis Massignon, la transcendance du Dieu Un est "séparée et séparante") ; - vous, hindous, vivez de l'immanence du brahman, "trame substantielle de toute chose" ; "mais nous aussi" nous professons l'immanence de la présence divine (sans voir qu'une immanence sans transcendance se perd "dans l'insignifiance d'une identité") ; - vous, marxistes, avez le sens de l'Homme collectif, seul vraiment réel ; "mais nous aussi" affirmons que l'Eglise est un Corps, et qu'un homme jamais ne se sauve seul (sans voir que l'Eglise Corps mystique est une société de personnes, et que chaque personne, devant Dieu, est un tout)...

Non, le "mais nous aussi" est une impasse. Dieu sait pourtant qu'il séduit nos contemporains ! et bien malin qui ne s'y est jamais laissé prendre quelque peu. Et pourtant, il dilue, il amenuise l'enseignement de Jésus et la personne même de Jésus. Il rebâtirait volontiers un christianisme à l'usage du musulman, de l'hindou, du marxiste. A la limite, que resterait-il de commun entre ces christianismes-là ?

Ce n'est pas ainsi qu'un pauvre serviteur de Dieu, habité par la grâce du Seigneur, devrait parler aux hommes ses frères s'il les reconnaît inaptes encore à entendre la vérité telle que l'Eglise en garde le dépôt. Cela vaudrait pour le prédicateur lui-même. Quand le Christ prêchait sur les routes de Galilée et de Judée, il ne s'est jamais proclamé "Deuxième Personne de la Sainte Trinité". Voici pourtant qui eût évité bien des hérésies ! Mais il parlait aux Juifs, ses contemporains, un langage dur, certes ("cette Parole est dure"...), mais tel qu'il leur restait accessible. A plus forte raison cela vaut-il pour nous qui avons simplement à être, à dire ce que nous sommes dans la mesure du possible, et simplement à répondre aux questions que nos amis nous posent. Ce n'est pas une dissimulation de la vérité, c'est une forme de respect pour l'autre que de ne lui parler que le langage qu'il peut entendre. Et si nous vivons vraiment du Seigneur, ce langage peut-être ne dira pas tout, mais il ne trahira pas et ne gauchira pas la vérité (le "mais nous aussi", en somme, la trahit).

5 - L'amour de la vérité

Tout ce que je viens de dire là n'a de sens, remarquez-le, que si nous sommes persuadés que l'intelligence humaine est faite pour la vérité, et que la vérité ne flotte pas au gré des cultures, des peuples, des langues. A travers des modes de pensée différents, une même vérité peut être saisie, et comprise, et communiquée. Un vernis de culture superficielle nous fera croire peut-être que toute vérité n'est jamais que partielle pour l'esprit humain, toujours "mise en perspective", et donc toujours révisable, toujours à "refaire" ("la vérité se fait", dit le marxisme). C'est la fameuse "incommunicabilité des cultures" dont parlait un rapport de l'UNESCO.

Mais si Dieu a créé l'homme à son image et ressemblance, s'affirme alors une unité de la nature humaine, qui est première. Oui, nous pouvons communiquer avec nos semblables, quels que soient leur destin historique et leur mode d'expression, à la condition que nous nous donnions la peine de les écouter et de les comprendre. Un vernis de culture risque d'atténuer en nous le sens et l'amour de la vérité, le sens de son universalité ; une culture plus authentique nous le redonne. Et c'est bien pourquoi j'insiste tant sur l'authentique connaissance que nous devons avoir des cultures non chrétiennes.

Le "perspectivisme" qui tend à devenir à la mode aujourd'hui échouerait à cette saisie de l'autre en profondeur. Et de grâce, s'il s'agit de la vérité, ne nous laissons pas séduire par une mode. Aurions-nous dû être Ariens au IV^e siècle ? La vérité n'est pas une question de suffrage universel : "plaire" et "faire chaud au cœur" ne sont pas des critères de vérité. Eh oui, nous sommes de notre époque. Ce qui séduit nos contemporains risque aussi de nous séduire. Mais nous sommes disciples du Christ qui a dit "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie", et cette voie de Vérité passait par le sacrifice du Calvaire.

N'ayons jamais honte de notre amour de la vérité. On se rira de nous parce que nous parlons de Thomas d'Aquin, on nous dira que la pensée thomiste et qu'Aristote sont des produits de l'Occident (car nul n'ignore ; n'est-ce pas, qu'Aristote est occidental, et son maître Platon oriental...), et ne peuvent donc que nous fermer les grandes cultures de l'Orient. Laissons dire ! et si vous avez besoin de vous rassurer, songez à Olivier Lacombe. De telles affirmations, même s'il arrive que des Orientaux, par un ressentiment nationaliste, les fassent leurs, sont, elles, de purs produits de notre

Occident en fin de course de déchristianisation, et qui a honte de lui-même, non sans raison souvent. Mais sachons que ce sont là de faux problèmes. À mesure que nous pénétrerons des cultures non chrétiennes, l'expérience nous le prouvera.

Rien n'est plus douloureux, certes, que de se heurter à ces incompréhensions venues non plus des "gens du dehors", mais des catholiques les plus fervents, et du clergé lui-même. Comme nous voudrions leur communiquer le sens de la vérité à quoi nous oblige notre vocation, Mais là aussi, là surtout, une "apologétique" serait bien inefficace ; et à coup sûr, elle nous ferait sortir de notre condition de pauvres. Là aussi, sachons écouter plus que discuter. Je suis persuadé d'ailleurs qu'il ne s'agit point de raisonnements et de preuves discursives, mais d'une certaine qualité du regard et d'un certain nombre d'intuitions premières. "Les grandes intuitions thomistes qu'on ne peut oublier, une fois qu'on les a eues", me disait un jour Jacques Maritain. Il n'a pas dit "appries", pas même "comprises", il a dit "eues". Il s'agit d'intuitions que relèvent d'une expérience intellectuelle vécue en toute humilité d'esprit. Tout ce que nous pouvons faire, c'est humblement les proposer et en témoigner. Il n'y a pas que l'Évangile qui transcende notre Orient et notre Occident. La plus humble donnée d'ordre théologique ou philosophique n'est pas non plus orientale ou occidentale : elle est vraie ou fausse.

Si nous savons voir cela, alors nous nous réjouissons que la main vérité puisse recevoir des modes d'expression différents, mais qui toujours nous permettent de la retrouver telle qu'elle est. Les vérités que saisit notre intelligence relèvent, chacune à sa place, du transcendantal Vrai. Leurs modes d'expression relèvent pour une part du transcendantal Beau, qui scintille de tous les feux de l'Être. Ce nous est une joie d'accueillir la diversité des expressions du Beau au service de la Vérité qui est une. Mais malheur à nous si nous confondons l'un et l'autre !

6 - Spirituel et temporel

Un dernier faisceau de remarques. Quand nous pénétrerons une culture non chrétienne, nous devons savoir reconnaître la réfraction des valeurs religieuses proprement dites dans la culture d'un peuple ou d'un pays ; et par là même, il nous faudra savoir distinguer les valeurs religieuses, leur réfraction dans l'ordre temporel, et les valeurs spécifiquement profanes.

À titre d'exemple: si notre âme est créée directement par Dieu spirituelle et donc immortelle, le grand pessimisme du samsâra indien ne peut pas être vrai. Et je ne crois pas que ce soit le "sauver" que de transposer dans la pensée indienne la notion de "purgatoire" qui lui est si étrangère, et de faire du samsâra un purgatoire étalé dans le temps. La dure loi physique qui commande au Samsâra n'a rien de commun avec la miséricordieuse purification morale du purgatoire catholique. Cela est si vrai que le bouddhisme, qui récuse l'existence du Soi, de l'âtman, n'en professe pas moins la croyance dans le samsâra. Non, un hindou ou un bouddhiste qui devient chrétien doit renoncer au samsâra, à la roue sans fin des naissances, des morts et des renaissances. Il doit renoncer du même coup à la notion de salut et de délivrance (transtemporelle) qui était sienne. Et j'imagine que ce ne doit pas être aisé, car c'est renoncer par là même à une vision du monde inviscérée en toutes les fibres de l'être, - c'est acquérir un tout autre regard sur l'homme, sur l'absolu de la personne humaine, dont toute la destinée éternelle et personnelle se joue au cours du temps si bref de son unique vie terrestre.

Mais n'est-ce pas cependant cette croyance dans le samsâra qui a comme coloré les civilisations hindoues et bouddhistes, qui leur a donné un sens d'universel respect et de compassion à l'égard de tout être vivant, et qui a promu ces grandes vertus sociales de l'Inde, dont l'ahimsâ, la "non-violence" est le fleuron ? Dans le comportement concret de l'hindou ou du bouddhiste, il y a d'authentiques valeurs de fait, et sa culture temporelle en porte témoignage. Ce sont ces valeurs-là qu'une Inde chrétienne devra avoir soin de ne point perdre, mais de réassumer ; mais de les réassumer comme chrétiennes, donc de les situer et universaliser à la fois, et par là d'en faire don aux chrétiens de toute langue et de toute culture.

Vous voyez, je pense, ce que je veux dire. L'Église est l'Épouse sans tache du Seigneur Jésus (il y a des pécheurs, il n'y a pas de péché dans l'Église). Elle est le Royaume de Dieu. Mais son expression temporelle, qui est la chrétienté, est sans cesse en devenir. Tant que les peuples d'Afrique ou d'Asie, et ces grandes cultures non chrétiennes d'Orient ne seront pas d'Église, il manquera maintes pierres précieuses au joyau de chrétienté. Et certes, ce serait trahir les desseins de Dieu sur ces peuples, que de plaquer sur eux, sous prétexte de leur apporter le Christ, la culture technique de notre Occident, - de notre Occident déchristianisé, qui plus est !

Mais il ne s'agit pas non plus de prendre telle quelle leur culture non chrétienne, comme pour en faire une expression totalement nouvelle de chrétienté. Il s'agit d'abord, cette culture non chrétienne, de la christianiser. Et croyons-nous que la simple adhésion intellectuelle au Symbole des Apôtres y suffise ? "Nous sommes spirituellement des sémites", disait Pie XI. Qu'on le veuille ou non, la Bonne Nouvelle de l'Ancien et du Nouveau Testament connaturalise quiconque la reçoit en profondeur à des valeurs sémitiques de pensée et d'expression. Et dirons-nous sérieusement ensuite que c'est "par hasard" que Dieu "a permis" que pendant vingt siècles le christianisme se soit d'abord développé autour du bassin méditerranéen, en attendant l'Europe de l'Est comme de l'Ouest et l'Amérique ? Les valeurs ainsi engrangées - quand ce ne serait que le sens de la vérité objective venue de Grèce - sont en attente d'autres valeurs d'Inde ou de Chine, oui ; mais il ne s'agit pas de remplacer les unes par les autres, il s'agit de compléter les unes par les autres, de les unir dans l'universalité du message du Christ. Notre chrétienté d'Occident sera enrichie de l'intérieur le jour où l'Inde et la Chine seront chrétiennes, s'il plaît à Dieu ; mais c'est bien la bible et l'Évangile explicités dans la mémoire de l'Église par vingt siècles de christianisme que l'Inde et la Chine sont en droit d'attendre. "La justice intellectuelle et l'amour fraternel nous commandent non pas d'élever les sagesses orientales au rang de sagesse surnaturelle, mais d'intégrer par un acte d'intuition créatrice leurs valeurs au christianisme", écrit Olivier Lacombe.

Cela suppose que nous sachions faire pour notre propre culture ces distinctions que je demandais pour les cultures étrangères. Ce n'est pas parce que nous avons l'habitude de vivre notre foi chrétienne dans une certaine culture d'Occident que nous sommes autorisés à lier l'une à l'autre. La part de culture sémitique et gréco-latine que l'Église a légitimement assumée, elle l'a, par le fait même, universalisée. Sachons distinguer cet apport universel des structures de l'Occident moderne que trop de missionnaires véhiculaient dans leurs bagages.

La volonté du Christ sur son Église n'est certainement pas de renfermer en des réalisations d'églises nationales, quasi incommunicables entre elles. A travers les modes d'expression et les liturgies diverses, c'est une même sève que circule, qui n'est plus ni d'Orient ni d'Occident, parce qu'elle se nourrit et d'Orient et d'Occident, elle réconcilie l'Orient et l'Occident, et les récapitule dans le Christ. Ah, certes, cette idéologie universaliste qu'est le marxisme se moque bien des oppositions d'Orient et d'Occident !... Ceux qui revendiquent aujourd'hui des églises africaines ou asiatiques qui ne devraient rien aux élaborations des Pères et des Docteurs de Grèce et d'Europe, songent-ils à cette forme d'"occidentalisation" massive qu'est la marxisation de la Chine par exemple ? Et voici les doctrinaires chinois qui se réclament contre les Soviétiques de l'orthodoxie marxiste-léniniste... Car enfin, qu'est-ce que le marxisme, sinon un pur produit occidental, un produit raffiné de la culture occidentale post-chrétienne, où bien des valeurs chrétiennes demeurent, mais radicalement coupées de leur source surnaturelle.

Ce fut un naïf impérialisme spirituel que celui de certains missionnaires d'Occident qui s'en allaient à l'autre bout du monde pour y recréer - et jusqu'en l'architecture des églises, et les chants religieux, et la constitution des "œuvres paroissiales" - à peu de chose près le village ou la paroisse de leur enfance. Comme on comprend que les chrétiens des nouvelles chrétientés refusent maintenant à cet exil sur place. Mais n'est-ce pas une erreur quelque peu analogue qui pousse certains d'entre eux à récuser à leur tour toute expression de foi et des dogmes de foi qui ne soit pas de leur propre terroir ?

Je crois que c'est cela ne pas savoir distinguer entre culture temporelle et valeurs de culture universalisées par la foi chrétienne qui donne à tous ces problèmes d'adaptation missionnaire l'apparence, je dis bien l'apparence, d'être insolubles. Et l'on va tantôt affirmant que pour se convertir, un pays doit adopter purement et simplement la culture occidentale ou du moins gréco-latine ; et tantôt récusant tout apport occidental, quand bien même il s'agirait des Grégoire de Naziance, des saint Augustin, ou des saint Thomas... Voici quelques mois, un "dossier" des *Informations Catholiques Internationales* en était le reflet.

Ai-je besoin de dire que ces deux attitudes sont fausses en même temps, et pour les mêmes raisons ? Une attitude juste les transcendera l'une et l'autre. Mais elle ne pourra être nôtre que si nous opérons la double distinction des valeurs religieuses et de leur réfraction dans la culture, ainsi que de la culture religieuse temporelle et de la culture profane proprement dite ; si nous opérons cette double distinction d'abord en toute culture chrétienne déjà existante, ensuite en toute culture religieuse ou toute idéologie non chrétiennes d'Orient ou d'Occident.

Sans aucun doute, c'est aux chrétiens qu'il appartient d'opérer de telles distinctions. Pourquoi ? Parce que la foi chrétienne seule distingue vraiment (je ne dis pas sépare) et hiérarchise spirituel et temporel. "Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César", - sans oublier ici que César

aussi est à Dieu, mais d'une toute autre façon. Cette distinction du spirituel et du temporel, ni l'Islam, ni l'Inde, ni le marxisme ne la connaissent réellement. Toute la vie de la communauté musulmane, de l'umma, relève de valeurs d'Islam aux yeux du "croyant" ; toute la vie hindoue est sacralisée ; et si le marxisme tolère pour un temps la coexistence d'une foi "aliénée", c'est dans l'assurance que cette "aliénation" tombera d'elle-même quand la cité socialiste se réalisera en s'abolissant dans la cité communiste, et prendra par là le tout de l'homme.

Ces distinctions entre valeurs de foi religieuse (ou idéologie), culture temporelle religieuse (ou commandée par l'idéologie), culture profane, auront donc de la peine à être vraiment comprises. C'est grâce à elles cependant que joue à plein l'universalisme de la foi chrétienne. Et que nous pouvons aborder sans crainte l'étude des cultures non chrétiennes, prêts à y reconnaître avec joie tout le bien qui s'y trouve, et à le situer, prêts à en attendre un enrichissement des chrétientés futures, s'il plaît à Dieu, - et en restant (je ne dis pas "mais", et dis "et"), et en restant fidèlement fidèles à notre amour pour la Vérité totale, à laquelle nous avons tout donné.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--